

postérité, ils ont trouvé preneurs au-delà des frontières – succès dont on n'a pas assez tenu compte dans les histoires littéraires françaises.

L'approche satorienne appliquée aux textes pourra être utilisée à nouveau, pour comprendre le dialogue entre les auteures et leurs lectrices et lecteurs: si elles osaient imaginer une situation romanesque qui allait à l'encontre de la doxa, comment réagissaient les critiques? La décision prise par Mme de Graffigny, par exemple, de faire que Zilia, la Péruvienne, renonce au mariage avec Déterville, a été fort mal vue par certains critiques. Ils proposaient de remplacer 'refus de mariage' par 'dénouement mariage', voire par 'mort de l'héroïne'. On se retrouve donc face à un discours normatif, dont il s'agit de se défaire.

Nombre des femmes dont il vient d'être question ne se seraient pas avouées femmes de lettres, tant la publication était jugée scandaleuse pour une femme. Quand leur œuvre a survécu, c'est souvent qu'elle s'accordait aux stéréotypes de ce que pouvait écrire une femme. La réalité fut autre cependant. Les femmes n'ont pas toujours respecté les normes, elles ont su parfois subvertir les thèmes obligés, transformer les genres qu'elles pratiquaient et en investir de nouveaux. Il faut donc apprendre à lire autrement. Dans les textes féminins passe une vision du monde qui rend compte aussi de la réalité. Il est temps d'offrir au public la possibilité de juger si ces œuvres méritent la considération ou le mépris. Que leur soit enfin donnée la chance d'ajouter à la littérature française du dix-huitième siècle des coloris qui lui manquaient sans qu'on s'en doute.

SHELLY CHARLES

## Traduire au dix-huitième siècle

Il y a tout juste un demi-siècle, l'Association Internationale des Etudes Françaises inscrivait la traduction à l'ordre du jour de son huitième Congrès. La conférence inaugurale donnait le ton. Il s'agissait d'un éloge de la traduction et des traducteurs, d'un discours sur la nécessité de réhabiliter la traduction comme activité et comme objet d'étude. Un même état d'esprit caractérisait un important ouvrage publié en cette année 1955: *Les Belles Infidèles* de Georges Mounin, qui devait, à l'origine, s'intituler 'Défense et illustration de l'art de traduire'. Quatre décennies plus tard, en 1997, la *Revue d'histoire littéraire de la France* consacrait un numéro spécial à la question 'Les traductions: un patrimoine littéraire?', avec, à la clef, une réponse évidemment positive. En effet, depuis une trentaine d'années, l'essor des études sur la traduction est remarquable; diverses bases de données, travaux collectifs, projets de publication du 'patrimoine' voient régulièrement le jour,<sup>1</sup> et le dix-huitième siècle, celui où la France traduit sans doute le plus massivement et répand aussi ses traductions dans toute l'Europe, y occupe une place de choix.

### i. Sur les raisons d'un renouveau

Cet intérêt pour la littérature traduite est, dans une certaine mesure, la manifestation d'une conjoncture qui dépasse largement les études littéraires proprement dites. Il y a là, sans doute, l'effet d'un contexte politique et culturel d'ouverture internationale, un intérêt porté aux 'zones d'échanges' dans une nouvelle perspective postnationale, la nécessité surtout, de s'atteler à la création ou à la confirmation d'un 'espace européen', dont il est opportun de remonter l'histoire. Nous lisons, en effet dans l'introduction à la colossale anthologie de littérature européenne en langue française dirigée par Jean-Claude Polet: 'l'Europe, soucieuse d'assumer les responsabilités de sa culture, [...] se doit de procurer aux générations du nouvel âge un ensemble cohérent de valeurs qui l'illustrent

1. Côté français, on peut ainsi penser à la publication en douze volumes du *Patrimoine littéraire européen. Anthologie en langue française*, éd. Jean-Claude Polet (Bruxelles 1997), au projet d'une 'Histoire de la littérature en traduction française', entrepris par le Centre de recherche en littérature comparée (CRLC – Université Paris IV), à la base de données bibliographiques du Centre d'Etudes de la Traduction de l'Université de Metz. Côté anglais, c'est l'ouvrage dirigé par P. France, *Literature in English translation* (Oxford 2000) qui donne toute la mesure du phénomène.

et la constituant. La présente anthologie a pour propos de présenter [...] une somme de textes qui réponde à cette ambition.<sup>2</sup> Quand on sait que cette anthologie est justement composée non seulement de traductions modernes, mais de traductions 'originales', donnant en quelque sorte l'état du domaine européen à chaque moment de sa constitution (française), on comprend l'enjeu et le lien probable avec l'intérêt que nous portons aux textes traduits.

Dependant, d'autres causes de l'apparent essor des études de la traduction sont bien sûr à chercher du côté des logiques propres à la discipline et notamment de la modification progressive de notre conception de l'histoire littéraire. L'importance accordée aux traductions participe d'une nouvelle reconnaissance du rôle d'«intermédiaires» joué par les textes «mineurs», d'une curiosité accrue pour les genres et les modèles, que l'on aborde plus aisément par leur biais que par celui des chefs-d'œuvre, ces derniers étant eux-mêmes revisités et relativisés comme produits d'une tradition, éminemment contestable et modifiable.

Dans ce contexte, où l'on distingue de mieux en mieux une histoire normative, didactique, nécessaire à la constitution du patrimoine et de l'identité nationale, d'une histoire savante qui cherche à reconstituer le champ littéraire et ses rapports de force à chaque moment de son évolution, la littérature traduite doit nécessairement retrouver sa place. C'est l'enseignement que l'on peut aujourd'hui tirer d'une multitude d'études de cas qui ne se limitent plus à quelques grandes figures (Voltaire, Prévost, ou même Desfontaines ou La Place...) et qui dévoilent l'ampleur de l'activité traductrice dans tous les domaines de la littérature du dix-huitième siècle. Ces études ne sont cependant pas encore suffisamment intégrées à la réflexion générale dont elles sont susceptibles de modifier le tracé, et les acquis des travaux ponctuels attendent d'être interprétés, sous peine d'apparaître comme la simple manifestation du courant érudit qui traverse notre discipline. Ainsi, constater la vitalité du domaine ne doit-il pas nous empêcher d'observer une certaine dispersion, un émiettement de l'information,<sup>3</sup> et d'attendre une meilleure explicitation des résultats et l'ébauche de synthèses historiques significatives. L'ambitieuse entreprise d'une histoire de la littérature traduite, réalisée, pour l'ensemble de la littérature en traduction anglaise, sous la direction de Peter France ou celle, plus modeste, d'une histoire du roman anglais en traduction française au dix-huitième siècle, par Wilhelm Graeber,<sup>4</sup> laissent, malgré tout, le texte traduit dans une certaine position d'extraterritorialité. Elles gagneraient sans doute à être doublées d'un autre projet: celui d'une

histoire de la littérature qui les intègre à sa trame, tant il est vrai que, dans certains domaines au moins, les productions étrangères sont adoptées au point qu'on ne les différencie pas vraiment des productions indigènes.

Le domaine du roman est bien un de ceux-là: avec lui on a affaire à un genre où, du moins en France, l'activité de traduction frôle parfois, par son importance quantitative, l'activité de création originale,<sup>5</sup> à un genre qui ne semble braver l'anathème qui le frappe traditionnellement que grâce au prestige grandissant de la «manière anglaise» dont il se réclame, à un genre enfin où l'on distingue de plus en plus mal domaine français et domaine étranger, tant les supercheries sont abondantes (les «histoires anglaises», les pseudo-traductions)<sup>6</sup> et le tissu intertextuel serré.<sup>7</sup>

Ainsi, à une nouvelle conception de l'histoire littéraire qui peut expliquer l'impulsion générale donnée à l'étude de la traduction, il faut ajouter, plus particulièrement, la réévaluation de la place du genre romanesque dans le système littéraire. Si, dans la première moitié du vingtième siècle, les histoires de la littérature avaient encore tendance à reproduire une hiérarchie officielle où le roman était traditionnellement marginalisé, les choses ont bien changé depuis. La reconnaissance grandissante du rôle joué par la prose romanesque dans l'esthétique du dix-huitième siècle a donc logiquement ouvert la porte à une prolifération d'études sur la traduction de romans, études qui semblent dominer aujourd'hui le champ.<sup>8</sup>

Dependant le lien entre genre romanesque et traduction dépasse la «conjoncture anglaise». Il s'agit là, sans doute, d'une conjonction plus fondamentale qui remonte au nom même du genre, et que l'on observe dans la manière traditionnellement cosmopolite d'écrire son histoire (de Huet à La Harpe, qui mêle, dans son *Cours de littérature*, roman français et roman anglais).<sup>9</sup> Ses causes les plus triviales sont évidentes: une absence

5. C'est ce que montre la *Bibliographie du genre romanesque français 1751-1800* d'A. Martin, V. G. Mylne et R. Frautschi (Londres 1977), qui complète les données rassemblées par H. W. Streeter dans *The Eighteenth-century English novel in French translation: a bibliographical study* (New York 1926) et par C. A. A. Rochedieu dans *Bibliography of French translations of English works 1700-1800* (Chicago, IL 1948). Il n'existe pas encore d'études bibliographiques satisfaisantes pour la période du tournant du siècle.

6. Voir J. Grieder, *Anglomania in France, 1740-1789* (Genève 1985) et J. Herman, 'Le procès de Prévost traducteur: traduction et pseudo-traduction au XVIII<sup>e</sup> siècle', *Arcadia* 25,1 (1990), p.1-19.

7. S. Charles, 'Le roman entre tradition française et modèle anglais', dans *Un Siècle de deux cents ans?*, éd. J. Dagen et Ph. Roger (Paris 2004), p.262-79.

8. En témoignent, entre autres, les nombreuses publications plus ou moins liées au projet de base de données du Centre d'Etudes de la Traduction de l'Université de Metz: *La Traduction des langues modernes au XVIII<sup>e</sup> siècle*, éd. A. Rivara (Paris 2002); *La Traduction romanesque au XVIII<sup>e</sup> siècle*, éd. A. Cointre, A. Lautel et A. Rivara (Arras 2003). Cette prépondérance va jusqu'à déterminer la désignation de la traduction d'autres genres: voir *La Traduction des genres non romanesques au XVIII<sup>e</sup> siècle*, éd. A. Cointre et A. Rivara (Metz 2003).

9. Sur cette approche inter-nationale voir M. H. McMurran, 'National or transnational? The eighteenth-century novel', dans *The Literary channel: the international invention of the novel*, éd. M. Cohen et C. Dever (Princeton, NJ et Oxford 2002), p.50-72.

2. *Patrimoine littéraire européen*, éd. J.-Cl. Polet, p.vii.

3. Les chercheurs travaillant dans des perspectives très diverses, celle de chacune des littératures nationales en contact, celle de la littérature comparée ou encore de la 'traductologie', ils sont plus souvent réunis autour d'un objet que d'une problématique – ce qui n'est pas fait pour arranger les choses.

4. *Le roman en traduction anglaise, 1740-1789* (Heidelberg 1995).

de formalisation qui rend la prose narrative plus facilement 'transposable' que d'autres genres, une popularité croissante, un marché et une demande qui encouragent le recours à l'importation. Mais il y a plus. Le roman du dix-huitième siècle, pour des raisons sans doute liées à son statut précaire, développe une véritable esthétique de la réécriture. Il se présente volontiers comme l'"arrangement" d'un document original (mémoires, correspondances) par un 'éditeur', comme la correction d'un 'texte-source' imaginaire, faite pour permettre son transfert du domaine privé au domaine public. Or, la traduction, avec son texte-source assimilé à une expression brute à retravailler ('arbre touffu', 'amas de matériaux', 'bloc de marbre'), avec sa structure d'énonciation double, reproduit parfaitement ce modèle, quitte aussi, dans certains cas, à s'y superposer. Le traducteur complète le travail de l'éditeur: Prévost, dans *Clarisse*, parle comme Richardson, et dans *Grandison*, il va jusqu'à découvrir lui-même un manuscrit plus authentique que celui de l'auteur/éditeur anglais. Si le roman du dix-huitième siècle fabrique si souvent des 'pseudo-traductions', ce n'est donc pas seulement l'effet d'une mode anglaise, c'est aussi que le concept de 'traduction', avec ce doublement qu'il implique, lui est particulièrement utile. Pseudo-mémoires et pseudo-traductions se conjuguent d'ailleurs parfaitement, comme nous le prouve le célèbre cas de *Cleveland*, supposé être la traduction par Prévost d'un manuscrit anglais. Utile aux romanciers du dix-huitième siècle, la traduction s'avère, par ailleurs, particulièrement intéressante pour les spécialistes actuels du roman: les transformations textuelles qu'elle implique sont en effet susceptibles d'éclairer la poétique implicite d'un genre réputé 'sans règles'...

Enfin, d'autres perspectives s'ouvrent à l'étude de la traduction avec la nouvelle inflexion donnée récemment à l'investigation du genre romanesque. En effet, la contestation actuelle du paradigme du célèbre *Rise of the novel*, qui assimilait l'histoire du roman moderne à celle de la naissance du réalisme dans le roman anglais,<sup>10</sup> est à l'origine d'un regain d'intérêt pour les traductions en anglais, phénomène longtemps occulté par la prépondérance de la lignée réaliste et donc des traductions de l'anglais. En amont, l'étude des transferts bilatéraux, liée aussi à l'attention actuelle portée aux femmes romancières et traductrices,<sup>11</sup> débouche, entre autres, sur un réexamen du rôle des textes traduits du français dans la formation du roman anglais en général et de ladite tradition réaliste en particulier.<sup>12</sup>

10. Voir, entre autres, W. B. Warner, *Licensing entertainment: the elevation of novel reading in Britain (1684-1750)* (Berkeley, CA 1998); *Reconsidering the rise of the novel*, numéro spécial d'*Eighteenth-century fiction* 12:3-4 (2000); *The Literary channel*.

11. Sur le lien général entre traduction et *Gender studies*, voir S. Simon, 'Gender in translation' dans *Literature in English translation*, p.26-33. Pour notre période, voir M.-P. Pieretti, 'Women writers and translation in eighteenth-century France', *The French review* 75:3 (2002), p.474-88.

12. Voir, par exemple, R. J. Merrett, 'Marivaux translated and naturalized: systemic contraries in eighteenth-century British fiction', *Revue canadienne de littérature comparée* 17:3-4

C'est l'enseignement précieux que nous livre la récente édition des *Illustres françaises* dans la traduction de Pénélope Aubin,<sup>13</sup> une traduction dont on peut mesurer l'impact sur deux auteurs, qui ne tarderont d'ailleurs pas à se rencontrer: Richardson, d'une part, et Prévost, d'autre part.<sup>14</sup> En aval, le transfert massif des textes de la France vers l'Angleterre dans les dernières décennies du dix-huitième siècle<sup>15</sup> ne joue sans doute pas un même rôle formateur. Il peut néanmoins éclairer l'histoire du déplacement complexe des textes entre les deux pays, les effets de retour des traductions (l'Angleterre semble avide des 'produits dérivés' de sa propre littérature), les traditions secondaires ou parallèles du genre. L'exploration systématique de cette circulation textuelle est ainsi l'occasion de revenir à l'histoire complexe du roman gothique, emblème, en France, de la 'manière anglaise' au tournant du siècle, et pour lequel un Prévost, mais aussi un Baculard d'Arnaud ou un Ducray-Duminil semblent avoir joué un rôle capital.<sup>16</sup>

## ii. Une légitimité retrouvée

Cet enrichissement de nos connaissances en matière de littérature traduite n'est pas l'effet d'un mouvement d'exploration continu. Si, il y a cinquante ans, certains critiques éprouvaient le besoin de 'réhabiliter', de 'défendre' la traduction, c'est qu'il y avait apparemment alors conscience d'une crise. Après les grands travaux des comparatistes et des historiens de la littérature du début du siècle, les études sur les contacts littéraires semblaient s'épuiser. Elles étaient alors en effet de plus en plus souvent associées à une vision désuète de l'histoire littéraire conçue comme une histoire des idées et peu apte à rendre compte de la spécificité de son objet. Une cause majeure de cette marginalisation provisoire des études de la traduction serait donc à chercher du côté de la tendance nouvelle à privilégier l'étude des textes, là où l'on se consacrait de préférence à celle des contextes, à l'histoire des idées et de leur circulation. Or, dans ce 'retour aux textes' de la critique littéraire, la traduction, quand elle est dépourvue de ses atours contextuels et qu'elle ne présente plus que son produit (le 'texte traduit'), semble avoir perdu de sa pertinence, pour ne pas dire de

13. Edité par A. de Sola (New York 2000).

14. Pour un retour sur cette question 'classique', voir S. Charles, 'Fortune des *Illustres*', *Eighteenth-century fiction* 14:1 (2001), p.95-109.

15. J. Grieder avait déjà abordé la question dans *French prose fiction in English translation: the history of a literary vogue* (Durham 1975).

16. Sur les traductions de Baculard d'Arnaud, voir J. Grieder, 'Prose fiction of Baculard d'Arnaud in late eighteenth-century England', *French studies* (1970), p.1-18. L'hypothèse d'Ann Radcliffe lectrice de Ducray-Duminil a été développée par M. Lévy dans *Le Roman 'gothique' anglais* (Paris 1995), mais le rapprochement n'a pas été accompagné d'une étude des traductions anglaises de l'auteur. Pour la question 'classique' du rapport entre *Cleveland* et *The Recess* de Sophia Lee, voir l'étude récente de R. Maxwell, 'Phantom states: Cleveland and the origins of historical fiction' dans *The Literary channel* 11:151-80.



sa légitimité. Ainsi, les traductions, qui, dans l'histoire littéraire lano-nienne, faisaient encore partie de l'horizon de lecture des grands chefs-d'œuvre nationaux,<sup>17</sup> en disparaissent progressivement: il suffit, pour s'en convaincre, de comparer, par exemple, la place qu'occupe *Clarisse* dans l'édition de *La Nouvelle Héloïse* par Daniel Mornet à celle qu'elle occupe aujourd'hui dans l'édition de Bernard Guyon ('Bibliothèque de la Pléiade'). Le premier effet de la réorientation des études littéraires vers le texte aura donc été d'en faire disparaître le texte traduit comme 'non-texte', produit hybride et inauthentique, incompatible avec l'idée de 'respect' qui guide la nouvelle approche du fait littéraire. Les historiens de la littérature d'accueil le rejettent comme un objet étranger: un 'document' tout au plus, indigne d'une analyse littéraire; ceux de la littérature-source le regardent avec condescendance, comme un objet corrompu; les traductologues, enfin, l'excluent de leur champ: les écarts qu'il présente par rapport au texte original sont si grands qu'il ne peut correspondre à leur idée moderne de ce que doit être une traduction.

Pour que la traduction 'libre', telle qu'elle se pratiquait au dix-huitième siècle, trouve sa place dans une discipline réorientée vers le texte, il a donc fallu, tout d'abord, que l'on éclaircisse la confusion classique entre l'ap-proche prescriptive de la traduction 'idéale' et l'approche descriptive qui doit être celle des historiens et des théoriciens de la traduction.<sup>18</sup> Que, selon cette dernière, l'on admette comme traduction ce qu'une littérature donnée, à une époque donnée, considère comme telle. En effet, à la question inaugurale de Georges Mounin, 'la traduction est-elle possible?', la réponse de l'historien est pour une fois très simple: évidemment, puis-qu'elle existe. On notera cependant que cette indispensable séparation des rôles et des discours, dont le principe est aujourd'hui admis, reste d'une application délicate et que le jugement des pratiques historiques à l'aune des critères modernes continue bien souvent d'entraver l'analyse du texte traduit. Ainsi, n'est-il pas rare, dans les travaux les plus récents, qu'on parle des 'turpitudes' du traducteur 'coupable', 'saccageur des textes originaux' et qu'on déplore le succès de telle traduction sacrilège.<sup>19</sup> Les dérapages vers une 'critique de jugement' semblent dans ce domaine plus fréquents qu'ailleurs, peut-être simplement parce que le chercheur est ici bien souvent aussi un praticien de la traduction, toujours prêt à évaluer ses prédécesseurs mal intentionnés ou simplement maladroits.<sup>20</sup> Rares sont

17. Même si c'était pour leur nier un impact profond sur l'esprit français...

18. Sur les principes généraux d'une approche descriptive de la traduction, voir G. Toury, *Descriptive translation studies and beyond* (Amsterdam 1995). Cette approche s'inscrit dans la grande 'réforme' des études de la traduction entamée dans les années 1970 et la poursuit.

19. Gabriel Boucé, 'Les deux premières traductions de *Gulliver's travels*', dans *La Tra-duction romanesque*, p. 79-89.

20. Maurice Lévy s'imagine ainsi avoir à noter l'abbé Morellet, dont il examine la traduction de *L'italien*: 'si j'avais à noter cette traduction au niveau d'un examen de licence

en effet les traducteurs modernes qui sachent regarder sereinement le travail de leurs aînés, comme le fait Philip Stewart, qui distingue nette-ment son point de vue d'historien de la littérature de son point de vue de traducteur, pour commenter ainsi la différence entre la position de William Kenrick, premier traducteur de *La Nouvelle Héloïse*, et la sienne: 'Kenrick's [...] task [...] was very simply not the same as ours. The Rousseau of 1761 was not our Rousseau, he was well known but not canonical; there was no compelling reason to respect his every phrase, nor to adhere scrupulously to the consistency of certain key words because of their overall import in Rousseau's philosophy.'<sup>21</sup>

Outre la distinction nécessaire entre les deux perspectives décrites plus haut, cette remarque suggère l'anachronisme qui menace le travail du critique quand il part d'un texte-source consacré, inscrit dans une 'Œuvre' et chargé de toute une tradition interprétative, pour le comparer à un texte-cible qui ne traduisait en son temps qu'un simple ouvrage con-temporain dont il s'agissait de donner un équivalent immédiat. Ne pas prendre conscience du fait que l'on compare alors des objets incompa-rables par leur statut et par leur histoire transforme l'étude de la traduc-tion en une chronique de l'appauvrissement annoncé des grands chefs-d'œuvre par des traducteurs ineptes.

Pour éviter les effets pervers d'un tel mode de comparaison, il faut, comme il est de plus en plus souvent admis, déplacer le centre d'intérêt du texte-source, dont on ne peut que constater la déperdition, vers le texte-cible, dont on observerait alors le travail 'positif' d'adaptation et d'interprétation. Ce changement de perspective s'avère capital pour la revalorisation de la discipline. En effet, dans une approche centrée sur le texte-source, la traduction est nécessairement un phénomène marginal: les études de 'fortune' ont beau contribuer à la gloire du texte original ou même avoir des effets de retour sur sa compréhension,<sup>22</sup> la traduction n'est pas un fait de la littérature-source. C'est pour la littérature d'accueil qu'elle remplit une fonction, c'est là qu'elle peut agir et c'est son interac-tion avec cette littérature, ses besoins, ses normes et ses modèles qui est la plus significative. Vue dans ce contexte, la traduction peut être appro-chée comme un mode de production littéraire parmi d'autres et le texte traduit acquiert cette légitimité dont on l'a vu dépouillé.

Les études actuelles de la traduction au dix-huitième siècle tendent ainsi à se dégager d'une perspective centrée sur un 'original' sacralisé pour resituer le phénomène dans un contexte de 'culture rhétorique' où l'on produit des textes par imitation: un nombre grandissant d'ouvrages

21. P. Stewart, 'On the translation of *Julie*', *SVEC* 2001:04, p. 309.

22. Comme le suggère P. France dans son étude sur les traductions de Pope: 'a con-sideration of the translators and their problems [...] helps one to understand how Pope's poetic system was perceived in another culture. Such a view from outside can sometime prove enlightening for those living within a tradition', 'The French Pope', dans *Alexandre* (Aberdeen 1988), p. 118.

collectifs intègrent la traduction dans l'ensemble des procédures de réécriture<sup>23</sup> et de plus en plus nombreuses sont les études de 'cas limites' de la traduction, qui nous font imperceptiblement passer vers des questions de composition originale. C'est, par exemple, l'intérêt porté à des textes tels que l'*Oronoko* de La Place<sup>24</sup> ou l'*Amélia* de Mme Riccoboni<sup>25</sup> qui commencent comme des traductions et changent leur programme en cours de route, ou bien aux mélanges de traduction et de pastiche qui se pratiquent alors régulièrement, et qui nous montrent d'ailleurs que l'on ne traduit pas simplement avec les normes de la littérature-cible, mais avec un modèle reconstitué de la littérature-source.<sup>26</sup> La parution quasi simultanée de deux articles sur l'obscur *Chapelle d'Ayton*, ou *Mémoires d'Emma Courtney*<sup>27</sup> n'est peut-être pas le fait du hasard. Il s'agit là d'un exemple type d'une écriture qui mêle à la traduction d'un texte central (*Emma Courtney* de Mary Hays) la réécriture d'autres textes de la même provenance étrangère (*Camilla* de Frances Burney, *Caleb Williams* de William Godwin...) et combine enfin l'ensemble avec une reprise critique du patrimoine national propre (*La Princesse de Clèves*, *La Nouvelle Héloïse*...).

Que traduire soit un moyen d'apprendre à écrire, que la reprise d'un texte-source soit l'occasion de mesurer sa poétique à celle d'un autre, de la discuter, de la dépasser, voilà un phénomène que l'on avait toujours connu avec la traditionnelle manipulation des textes anciens.<sup>28</sup> Au dix-huitième siècle, les 'classiques' anglais, Milton, Pope (dont l'œuvre est d'ailleurs censée offrir au lecteur français une nouvelle lecture des Anciens), deviennent eux aussi l'occasion de versions créatrices. C'est l'enseignement de la grande étude de Jean Gillet sur *'Le Paradis perdu' dans la littérature française de Voltaire à Chateaubriand*.<sup>29</sup> Ici, nul besoin de remonter au texte original, les versions successives peuvent retravailler les traductions existantes, devenues nouveaux textes-source à discuter, à récrire. Un même travail sur Pope, sur les multiples traductions de *Eloïsa to Abelard* ou d'extraits de *The Rape of the lock*, pourrait conduire aux mêmes conclusions. Le cas de Mercier traducteur de Pope d'après Marmontel

23. Voir, par exemple, *Strategic rewriting*, éd. D. L. Rubin, *Studies in early modern France* 8 (2002).

24. A. Rivara, 'Oronoko ou le Prince nègre. La traduction du Royal slave d'Aphra Behn', dans *La Traduction des langues modernes*, p.109-38.

25. A. Rivara, 'Amelia de Fielding en "habit français"', Puistieux et Mme Riccoboni', dans *La Traduction romanesque*, p.221-46.

26. Voir, par exemple, S. Charles, 'De la traduction au pastiche: l'*Histoire du chevalier Grandisson*', *Eighteenth-century fiction* 13:1 (2000), p.19-40, ou L. Cottegnes, 'Les traductions de *Pompey the Little* de Francis Coventry, ou la réception du roman domestique anglais en France', dans *La Traduction romanesque*, p.295-316.

27. A. Sol, 'A French reading and critical rewriting of Mary Hays's *Memoirs of Emma Courtney*', dans *Strategic rewriting*, p.226-41 et S. Charles, 'Qu'est-ce qu'un roman anglais? D'*Emma Courtney* à *La Chapelle d'Ayton*', *Eighteenth-century fiction* 15:2 (2003), p.281-302.

28. Voir R. Zuber, *Les 'Belles Infidèles' et la formation de la doctrine classique* (1965; Paris 1995).

apparaît ainsi, dans une étude de Denis Reynaud, comme un vérita cas d'école, où le traducteur second produit paradoxalement un te 'infidèle' en prose à partir d'une traduction 'fidèle' en vers. Le pass par la traduction devient ici le prétexte à 'un premier manifeste est tique pour la prose'.<sup>30</sup>

Ainsi, trouvons-nous l'ultime légitimation du texte traduit dans sa co tante transformation de texte-cible en nouveau texte-source. La trad tion en prose du *Paradis perdu* par Dupré de Saint-Maur sert d'origir entre autres, à la traduction en vers de Louis Racine, à une traduct russe, et même à une retraduction anglaise... Le Shakespeare de La Pla éventuellement combiné avec celui de Le Tourneur, sert de source Shakespeare de Ducis, lui même abondamment traduit dans to l'Europe.<sup>31</sup> Le rôle d'original joué par les traductions françaises, nota ment en Allemagne, est un phénomène central dont on commen connaître l'ampleur.<sup>32</sup> En retraduction, mais aussi dans l'original, traductions françaises sont lues dans toute l'Europe, devenant par là mèr à l'occasion, plus actives que les véritables originaux, comme nous montre bien l'étude de la traduction des textes philosophiques.<sup>33</sup> D cette circulation des textes régulièrement réécrits, on comptera aussi retour vers leur pays d'origine de produits traités à l'extérieur: l'Ang terre, on l'a vu, est friande de Baculard d'Arnaud, sous-produit richard nien, et consomme avidement, de manière générale, les traductions 'romans anglais' réécrits à la française<sup>34</sup> ou, plus tard, à l'allemande.<sup>35</sup>

Mais en même temps que l'on 'normalise' la traduction, qu'on en f un texte comme un autre, on s'aperçoit aussi de ses précieuses quali pour l'étude critique. Dans un cadre théorique où le texte littéraire est plus en plus souvent considéré comme un objet 'virtuel' constitué de somme de ses lectures, la nature provisoire du texte traduit ne cond

30. D. Reynaud, 'Marmontel et Mercier à l'Hombre de Pope', dans *La Traduction genres non romanesques*, p.31-46.

31. *European Shakespeares*, éd. D. Delabastita et L. D'hulst (Amsterdam 1993).

32. Voir J. von Stackelberg, *Übersetzungen aus zweiter Hand* (Berlin, New York 1968). W. Graeber, G. Roche, *Englische Literatur des 17 und 18 Jahrhunderts in französischer U setzung* (Tübingen 1988); W. Graeber, 'German translators of English fiction and ti French mediators', dans *Interculturality and the historical study of literary translations*, A. Frank et H. Kittel (Berlin 1991). M. Espagne nous révèle le cas curieux d'Allema lecteurs de traductions françaises d'ouvrages allemands, 'La fonction de la traduction d les transferts culturels franco-allemands aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles', *Revue d'histoire littér de la France* 3 (1997), p.415.

33. Voir, J. Schosler, 'L'Essai sur l'entendement de Locke et la lutte philosophique France au XVIII<sup>e</sup> siècle', *SVEC* 2001:04, p.1-259, et J. Häslér, 'Les huguenots i ducteurs', dans *Huguenots traducteurs*, éd. J. Häslér et A. McKenna (Paris 2002), p.15-2

34. *Les Heureux Orphelins* que Grébillon adapte d'Eliza Haywood (*Fortunate Jovialit* revient en Angleterre comme *The Happy orphans*, les histoires anglaises de Mme Riccob sont re-traduites en anglais...

35. J. Raven, 'An antidote to the French? English novels in German translation i German novels in English translation 1770-1779', *Eighteenth-century fiction* 14:3-4 (200 p.715-34.

plus à mettre en question son intérêt: il apparaît, au contraire, comme une mise en pratique de la lecture qui permet d'observer concrètement la réception et la transformation progressive du détail textuel. Aborder la refonte d'un texte est sans doute un moyen plus sûr d'identifier les modèles littéraires sous-jacents qu'attaquer de front la refonte de la réalité. C'est l'intérêt de l'étude des traductions simultanées provenant de diverses origines culturelles (traducteurs parisiens et traducteurs 'de Hollande'),<sup>36</sup> s'adressant à divers publics (traductions en journal et traductions en volume),<sup>37</sup> ou à un même public dans des contextes différents (théâtre à lire et théâtre à jouer).<sup>38</sup> C'est l'intérêt, surtout, de la retraduction, activité constante au dix-huitième siècle, et qui nous renseigne non seulement sur l'évolution des normes de la traduction mais sur l'état des normes littéraires en général.

C'est le privilège de la traduction de pouvoir être réitérée dans tous les siècles, pour refaire les livres selon la mode qui court.<sup>39</sup> Au-delà d'un objet légitime, Charles Sorel nous fait voir la traduction comme un objet de choix. Par le rôle de 'passeur' qu'il joue, non seulement d'une culture à l'autre, mais à l'intérieur d'une même culture, le texte traduit devient une voie d'accès privilégiée pour l'appréhension des modèles littéraires et de leur évolution. Dans son ouvrage mentionné plus haut, Jean Gillet explore ainsi un siècle de traductions du *Paradis perdu* où la littérature française a le bonheur de retrouver régulièrement un Milton remis au goût du jour. Il ne faut en effet pas oublier que certaines transformations du texte-source ne relèvent pas seulement d'une adaptation culturelle mais d'une adaptation historique. Quand La Place moralise Aphra Behn, quand Smollett 'sentimentalise' Lesage,<sup>40</sup> ils usent tous deux du privilège de refaire les textes selon la mode qui court. Comme le suggère le titre de l'ouvrage de John Golder, *Shakespeare for the age of reason*,<sup>41</sup> la traduction

36. Voir, par exemple, la comparaison que propose P. Berthiaume entre la traduction de *Miss Sidney Bidulph* par Prévost et par J. B. Robinet, 'Prévost traducteur de Frances Sheridan', dans *La Traduction des langues modernes*, p.57-84. Le travail du traducteur suisse de *Grandison* reste encore à étudier. Voir aussi W. Graeber, 'Un traducteur huguenot au service du rapprochement des peuples: Armand de la Chapelle', dans *Huguenots traducteurs*, p.97-109.

37. H. Bots, 'Les journalistes de Hollande, traducteurs ou intermédiaires dans la République des lettres', dans *Huguenots traducteurs*, p.27-36, ainsi que J. Lu, 'La traduction de romans anglais dans *Le Journal étranger*', dans *La Traduction romanesque*, p.187-202. Sur le travail de Prévost, journaliste traducteur, voir S. Charles, *Récit et réflexion: les interférences discursives dans le Pour et contre de Prévost* (Oxford 1992). Le lien entre journalisme et traduction a aussi été traité par T. Morris, *L'Abbé Desfontaines et son rôle dans la littérature de son temps* (Oxford 1961).

38. Voir J. Lambert, 'Shakespeare en France au tournant du XVIII<sup>e</sup> siècle', dans *European Shakespeares*, p.25-44.

39. Charles Sorel, *Bibliothèque française* (Paris 1664), p.216.

40. M. H. McMullan, 'Taking liberties. Translation and the development of the eighteenth-century novel', *The Translator* 6.1 (2000), p.93-94.

41. J. Golder, *Shakespeare for the age of reason: the earliest stage adaptations of Jean-François Ducis 1766-1792* (Oxford 1992).

est souvent une double opération de transfert: un Shakespeare pour France certes, mais un Shakespeare pour la France des Lumières, n'est après tout pas foncièrement différent de celui que donnent l'Angleterre un Nahum Tate avec son adaptation de *King Lear* ou Garrick dans sa version expurgée de *Hamlet*...

### iii. De quelques préjugés

Un regard nouveau porté sur la traduction dans ses trajectoires complètes et l'élaboration progressive d'une véritable poétique du texte tra- doient enfin permettre d'éviter quelques écueils traditionnels, de lever certain nombre de préjugés.

Si, pour les raisons que l'on vient d'évoquer, le cadre d'étude 'national' du texte traduit semble être l'histoire de sa littérature d'accueil, il reste pas moins que pour reconnaître les traits distinctifs de telle ou démarche, le recours à l'étude comparée aussi bien des traductions (même texte-source vers différentes littératures-cibles,<sup>42</sup> que du complément respectif de deux littératures en contact, s'impose. En effet, l'un des résultats les plus précieux de l'examen 'bilatéral' des traductions, et permettent aujourd'hui de nombreuses études de cas, est de relativiser notre perception de la spécificité nationale des opérations traductives: on apprend à mieux distinguer les constantes de la traduction une époque donnée, ou même les universaux de toute traduction en qu'opération secondaire, des opérations particulières de 'naturalisation' propres à chaque culture.

Voilà, par exemple, comment Français et Anglais se traduisent mutuellement nous conduit à réviser quelques idées reçues. Ainsi l'image d'une littérature française 'classique' qui élague longueurs et dissertations (roman anglais foncièrement prolixe, mérite d'être reconsidérée à la lumière des pratiques anglaises contemporaines. 'I have, indeed, taken liberty [...] that of omitting several pages of general observation, which however excellent in themselves, would be passed over with impatience by the English reader': les lecteurs anglais de *Paul et Virginie* traduits par Helen Maria Williams,<sup>43</sup> ressemblent en effet étonnamment à leurs homologues français, lecteurs de *Tom Jones*, par exemple, pour qui La Planchette 'cru devoir supprimer [d]es morceaux, très bons d'ailleurs'. Ces lectures françaises délicates, auxquels Prévost, dans *Clarisse*, épargne la brutale anglaise 'que tous [ses] adoucissements ne [...] rendraient pas supportable', se transforment, de l'autre côté de la Manche, en lecteurs glais tout aussi timorés – obligeant ainsi Thomas Holcroft à édulcorer

42. C'est l'objet de T. O. Beebe dans *Clarissa on the continent* (Londres 1990).

43. Philip Robinson, 'Traduction ou trahison de *Paul et Virginie*? L'exemple de l'Anglais Maria Williams', *Revue d'histoire littéraire de la France* 5 (1989), p.843-55.



Mme de Genlis, dont certaines scènes auraient offensé 'even violently, the delicacy of an English reader'.<sup>44</sup>

S'agirait-il là de l'adoption par la littérature anglaise d'une norme française de la traduction? C'est l'hypothèse de L. Venuti.<sup>45</sup> Toujours est-il qu'à la lumière des études comparées, bien de modifications présentées comme ayant un caractère national s'avèrent être liées à l'opération même du transfert, en tant que procédure de simplification et de 'normalisation'. C'est, entre autres, le fameux cas de l'explicitation, que l'on prend souvent pour une manifestation de la 'clarté' française. Quand Bitaubé affirme à propos de sa traduction d'Homère, 'le génie de notre langue demande plus de clarté',<sup>46</sup> quand Du Resnel ajoute des centaines de vers à l'*Essai sur l'homme* de Pope, est-ce seulement parce que l'anglais est plus 'serré' et plus 'énergique' que le français,<sup>47</sup> ou (aussi) parce qu'une traduction, comme activité secondaire, critique, tente toujours de résoudre les difficultés que pose l'original? Maintes idiosyncrasies du texte-source passent d'ailleurs ainsi pour des 'traits nationaux'. Dupré de Saint-Marc, qui estime la période miltonienne 'un peu trop longue pour notre langue', laisse son lecteur dans l'ignorance du fait que ladite période est aussi trop longue pour l'anglais. De fait, là où Milton 'force' la langue anglaise, son traducteur rend un texte français normé, texte corrigé qui intéressera d'ailleurs en retour la littérature anglaise, au point qu'elle en donne la (re)traduction...<sup>48</sup>

On le voit, c'est souvent le discours *sur* la traduction, le paratexte des traducteurs, préfaces, notes, commentaires dans le corps même du texte, qui nous dicte notre façon de la lire.<sup>49</sup> Or, ce discours, dont l'intérêt est

44. G. Dow, 'Traductions anglaises des œuvres de Mme de Genlis dans les années 1780', dans *La Traduction des genres non romanesques*, p.299-314.

45. L. Venuti, *Literature in English translation*, p.63. Une autre hypothèse à vérifier est celle d'une pratique anglo-allemande de traduction-transposition, où il s'agit, dans le domaine romanesque, de restituer intrigue et personnages dans le cadre national de la littérature-cible, pratique apparemment étrangère à la littérature française qui 'naturalise' non en 're-nationalisant' mais en 'universalisant' (voir l'étude de l'adaptation allemande de *Clarisse* par F. Schulz dans *Clarissa on the continent* et celle que propose C. Séférian de la traduction-transposition anglaise du *Paysan parvenu*, dans *La Traduction romanesque*, p.91-126).

46. C. Volpilhac-Auger, 'Bitaubé traducteur d'Homère', dans *Homère en France après la querelle (1715-1900)*, éd. C. Volpilhac-Auger et F. Létoublon (Paris 1999), p.89-103.

47. R. G. Knapp, *The Fortunes of Pope's Essay on Man in eighteenth-century France* (Oxford 1971).

48. 'Le Paradis perdu', p.121.

49. D'où son succès chez de nombreux critiques, héritiers de C. West et de sa 'Théorie de la traduction au XVIII<sup>e</sup> siècle', *Revue de littérature comparée* 12 (1932), p.330-55. C'est le cas, par exemple, d'H. Roddier, 'L'abbé Prévost et le problème de la traduction au XVIII<sup>e</sup> siècle', *CAIEF* 8 (1958), p.161-72, d'A. O. Alridge, 'Le problème de la traduction au XVIII<sup>e</sup> siècle et aujourd'hui', *Revue belge de philologie et d'histoire* 39 (1961), p.746-58, et, tout récemment, de L. Asfour, 'Theories of translation and the English novel in France, 1740-1780', *SVEC* 2001:04, p.260-78.

indéniable,<sup>50</sup> a ses stratégies et sa rhétorique propres et doit être managée avec précaution. L'utiliser au premier degré, s'en servir comme d'une grille de lecture pour les textes traduits eux-mêmes, est une démarche trébuchante et qui risque de ne nous faire voir dans le texte traduit que ce que le traducteur veut bien explicitement nous montrer. Ainsi, dans le domaine français, l'insistance du paratexte sur une 'francisation' qui peut être qu'une procédure de 'décantation' classique, oriente-t-elle la recherche vers l'étude des omissions et tend-elle à faire ignorer ou négliger des procédures qu'on pourrait qualifier d'"anglicisation", et que le paratexte, pour cause, passe le plus souvent sous silence. Il semble en effet que la poétique des amplifications, aussi importantes dans les traductions de l'anglais que les excisions (et souvent particulièrement appréciées des critiques contemporains qui en ignoraient d'ailleurs la provenance 'locale' restent encore largement à étudier.

Mettre en cause l'utilisation naïve faite du paratexte ne revient évidemment pas à douter de l'intérêt de son étude comme discours spécifique. Découvrir que tel traducteur allemand mystifie son lecteur quand lui fait croire qu'il traduit tel texte directement de l'anglais alors qu'il traduit du français, ne diminue en rien l'intérêt de cette mystification destinée à construire l'image de la littérature anglaise comme recourant à la domination culturelle française en Allemagne.<sup>51</sup> Il en va de même de l'interprétation du célèbre *Eloge de Richardson* par Diderot, par lequel, ginellement comme préface à une traduction d'extraits inédits de *Clarissa* dans le *Journal étranger*. Ce paratexte, traditionnellement lu comme le manifeste d'une nouvelle esthétique de la fidélité en traduction ('vous n'avez lu *Clarissa* que dans votre élégante traduction française, et que croyez la connaître, vous vous trompez'), est sans doute aussi un des plus grands pièges tendus à des générations de lecteurs pris dans les filets d'un véritable 'fiction critique'. L'*Eloge*, notes manuscrites griffonnées dans les marges d'une version originale de *Clarissa*, est en effet la mise en scène d'un Diderot qui aurait lu Richardson dans le texte, alors qu'en réalité ne lit et n'apprécie l'auteur anglais que dans la traduction même qu'il décrie, celle de l'abbé Prévost.<sup>52</sup> Ce constat, qui ne diminue en rien l'importance de l'*Eloge*, doit cependant attirer l'attention sur la complexité des rapports entre texte et commentaire, et surtout suggérer qu'il

50. Comme le montre le plaidoyer de L. D'hulst dans l'introduction à son anthologie *Cent Ans de théorie française de la traduction. De Bataillon à Litteré (1748-1947)* (Lille 1990), ainsi que certains travaux réunis par M. Ballard et L. D'hulst dans *La Traduction en France à l'époque classique* (Lille 1996).

51. Sur ce dernier point, voir H. Baumer, 'Usefulness and limitations of polysystemic theory in explaining the assimilation of English literary models in German literature in the eighteenth-century', *AUMLA* 98 (2002), p.55-76. L'article néglige cependant le phénomène de la traduction indirecte.

52. Sur cette hypothèse, voir 'L'éloge de Richardson', dans *Histoire de Clarissa Harlowe* (Paris 1999), ii, 763-67.

avait déjà dans la *Clarisse* de Prévost de quoi alimenter les besoins esthétiques nouveaux d'un Diderot.

Car, après tout, l'«*élégance*» de la traduction française était peut-être, elle aussi, une sorte de leurre: un qualificatif critique décrété par Prévost, traducteur habile qui manœuvrait avec précaution entre l'ancien et le nouveau. En effet, de même que donner l'idée d'un contact direct avec l'original peut renvoyer à une volonté de promouvoir une nouvelle esthétique de l'authenticité plutôt qu'à une nouvelle manière de traduire, de même une «*naturalisation*», une «*adaptation*» affichée peut, elle aussi, s'inscrire dans une stratégie et être un moyen de rassurer le lecteur sur la conformité du texte étranger qu'il va aborder. La rhétorique «*compensatoire*» du paratexte devient d'ailleurs, parfois, l'occasion d'une véritable pédagogie de la lecture: le travail de Prévost dans *Le Pour et contre*, qui mêle, grâce à un subtil discours critique, traductions savantes et traductions mondaines, vraies traductions élégantes et pseudo-traductions brutes, en est l'un des meilleurs exemples.

Ces manœuvres délicates d'une littérature qui pratique ainsi simultanément la «*naturalisation*» et la «*dénaturalisation*», c'est-à-dire une mise en avant du caractère étranger des textes, allant jusqu'à la production de traductions fictives,<sup>53</sup> doivent sans doute nous conduire à la révision d'une dernière idée reçue sur la traduction telle qu'elle se pratique en France au dix-huitième siècle: le lien supposé entre la forte adaptation des textes traduits et leur faible impact sur la littérature d'accueil. Cette vision des choses remonte loin (on se demande, au début du siècle, si une traduction «*infidèle*» peut exercer une «*influence*») et se retrouve dans les théories actuelles de la traduction<sup>54</sup> qui tendent à mesurer l'importance de la littérature traduite dans une littérature-cible à la perméabilité de cette dernière aux modèles étrangers. Fondées principalement sur l'étude de littératures «*jeunes*» ou «*faibles*», ces théories ne tiennent pas suffisamment compte du cas particulier d'une littérature «*forte*», «*constituée*», mais en état de crise: une littérature qui a une longue et importante pratique de la réécriture comme mode d'assimilation des textes et où «*adaptation*» veut dire «*adoption*», «*naturalisation*», au sens fort du terme. L'argument du «*respect*» pourrait alors paradoxalement se retourner, tant il est vrai que si «*adapter*» c'est «*adopter*», «*respecter*» c'est «*mettre à distance*»: plus le texte étranger est rendu dans son altérité, moins il a des chances de s'intégrer au système d'accueil et d'y être actif. Au dix-huitième siècle, dans une

culture qui est encore largement celle des «*belles infidèles*», les textes traduits faisaient partie des «*œuvres*» de leurs traducteurs et entraient ainsi de plain-pied dans la littérature nationale. Peut-on en dire autant aujourd'hui?<sup>55</sup>

Pour évaluer l'importance du phénomène de la traduction et pour analyser les ressorts, il faut d'abord, nous l'avons vu, s'interroger sur ses fonctions. Comprendre la place, réelle aussi bien que symbolique, du texte traduit dans l'esthétique du dix-huitième siècle, envisager l'idée même de la traduction comme mode d'écriture, considérer l'approche de l'original dans son rapport aux notions d'origine et d'originalité, tels sont sans doute les grands traits du travail qui permettrait de donner à cette activité singulière toute la place qui lui revient dans l'histoire de la littérature du dix-huitième siècle.

53. Cette double démarche est étudiée, chez Crébillon, dans l'article de B. Fort, «*Les Heureux Orphélins* de Crébillon: de l'adaptation à la création romanesque», *RHLLF* (1980), p. 554-73. W. Graeber, dans «*Le charme des fruits défendus: les traductions de l'anglais et la dissolution de l'idéal classique*» (*La Traduction en France à l'âge classique*, p. 305-20), considère, au contraire, qu'il s'agit d'un mouvement diachronique où la «*dénaturalisation*» (dont la pseudo-traduction est la manifestation emblématique) succède à la «*naturalisation*».

54. I. Even-Zohar, «*The position of translated literature within the literary polysystem*», *Poetics Today* 11.1 (1990), p. 45-51.

55. Sur l'exclusion des traductions de Prévost de l'édition moderne de ses *Œuvres*, voir S. Charles, «*Œuvres complètes et traduction*», dans *La Notion d'œuvres complètes*, éd. J. Sgar et C. Volpilhac-Augier (Oxford 1999), p. 29-40. On notera cependant un changement d'attitude: l'actuel projet d'œuvres complètes de Lesage prévoit la publication des textes traduits.